

mal faites, e peu de développement des chemins de fer, ne permettent pas au gouvernement anglais de secourir efficacement ce peuple lâche et fanatique. En 1861, neuf cent mille personnes périrent dans une seule province. La famine la plus terrible fut celle de 1876, où cinq millions d'hommes—la population du Canada entier—périrent ! jugez si le choléra a beau jeu dans un pareil charnier ! Car ils abandonnent presque toujours leurs morts, les survivants n'ayant ni la force, ni le courage de les enterrer. En cette famine de 1876, l'argent ne fut pas épargné : plus de soixante millions de francs, (douze millions de dollars) furent employés, sans pouvoir conjurer le fléau.

Dans le désordre actuel, le gouvernement a fait son devoir : il a acheté, à Odessa, à Salonique, à Chicago et à New-York, d'énormes quantités de blé, de farine et de riz, qui, débarquées à Bombay ou à Calcutta, seront amenées par les chemins de fer dans les régions les plus éprouvées.

Ajoutez à ces malheurs les atrocités qui les accompagnent : dans le Punjab, à Delhi, à Lahore, dans bien des villes du Nord et du Centre, la population a pillé les magasins, dévalisé les entrepôts et arrêté des trains chargés de blé et de riz. Le gouvernement a pris des mesures énergiques contre les... perturbateurs : c'est ainsi qu'on appelle ceux qui ont faim ! Il a fait mieux : il a donné du travail à plus de cent cinquante mille paysans ; mais qu'est-ce cela quand des millions meurent de misère et que la peste ravage ce qui survit ? (*)

* *

De ces abominables calamités à la guerre, il n'y a qu'un pas.

Parlant de la guerre Cubaine dans le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ, nous disions que l'Espagne et les Etats-Unis s'examinent... à distance comme des chiens de faïence. Les deux nations arment févreusement des navires, en font construire, en lancent de temps à autre.

Mais voici que la France et l'Angleterre semblent se préparer à un branle-bas général de combat sur l'élément liquide. Dans la discussion du budget de la marine, l'amiral Besnard, ministre de la Marine et des Colonies en France, parlant en faveur du vote d'une somme respectable de millions pour mettre sur pied—est-ce bien sur pied?...—les meilleurs et les plus rapides des cuirassés à créer, disait : "Un Etat doit avoir la marine de sa politique."—Il paraît que ce mot est très... profond, comme le comporte le sujet. M. Lockroy, le radical prédécesseur ou le prédécesseur radical, si cela vous plaît mieux, de l'amiral Besnard, fit chorus avec ce dernier.

Appuyant sur des particularités, tandis que l'amiral s'en était tenu à des généralités, M. Lockroy fit connaître à la France ahurie, que ses chaudières... les chaudières des navires, entendons-nous ! ne valaient pas les quatre fers d'un chien. Aussi, l'amiral recueillit-il un vote général qui lui permettra de réorganiser ses bâtiments près de sombrer !

En moins de deux ans, il y a peu de temps, l'Angleterre votait plus d'un milliard de francs (deux cent millions de dollars) pour sa flotte de guerre, dont l'armement avait été reconnu, en pleine chambre des Communes et en celle des Lords, tout à fait défectueux ! Et dire que c'est en plein XIXe siècle que l'on doit faire ces constatations de concussions, de dilapidation effrénée des ressources d'un peuple entier !

Ce que le choléra aura respecté, les hommes, ou plutôt leurs machines infernales, l'acheveront.

Toute l'Europe se met sur pied pour repousser la peste vomie par les Indes en putréfaction sous tous les rapports : rapport moral autant que le rapport physique. Et toute l'Europe prépare, avec une activité fébrile, de la besogne à la terrible faucheuse : celle-ci pourrait fort bien devancer celle-là !

* *

Si nous avons pris part aux tueries des champs de bataille—parce que l'honneur et le devoir nous le commandaient,—nous n'aimons pas, cependant, ces

(*) Voir la gravure de notre frontispice.

hécatombes où l'homme, bête féroce, n'éprouve de souverain bonheur qu'à se plonger dans le sang fumant de qui ?... de son frère, d'un autre homme qui ne lui a jamais rien fait, qui n'a porté aucune atteinte à sa foi ou à son droit. Nous aimons... ceux qui savent aimer : aussi, pour clore ce chapitre passablement ennuyeux, allons-nous retomber... sur nos pattes.

Il y a un mois et demi environ, une goëlette prussienne, la *Hinnrika* demandait, par un gros temps, un pilote pour la diriger vers l'Adour et la sauver, car elle était en perdition. C'était près de Bayonne, et Biarritz n'est pas loin de là.

Il y a, dans la jolie petite ville de Biarritz, un homme de haute taille, beau, œil clair et hardi, physionomie toujours souriante, poitrine constellée de décorations, barbe fauve et frisée, âgé de trente ans environ, bien connu des nombreux baigneurs de la plage. C'est Joseph Fourquet, dit Carcabuena, pilote intrépide, ne calculant jamais le danger, le méprisant toujours, en venant toujours à bout.

A peine la *Hinnrika* a-t-elle fait ses signaux de détresse et de demande d'un pilote, que Joseph Fourquet accourt, raccolant sur son chemin treize hommes enflammés par son courage, se jette avec eux dans la traînière *Saint-Paul*, et nage vers le bateau prussien. Au travers de mille écueils : surmontant tous les dangers, les quatorze marins français arrivent enfin auprès du bâtiment prussien. Joseph Fourquet saisit la barre et gouverne vers l'Adour. En sauvant le navire prussien, il s'aperçoit que la traînière est en danger de se perdre : il demande un canot au capitaine prussien—personne, à bord, ne le comprend !—Toute minute de retard peut amener la mort des braves Français venus au secours de la goëlette étrangère.

Joseph Fourquet, par signes, et surtout en détachant un canot de ses porte-manteaux, finit par se faire comprendre des Prussiens. Le canot est lancé à la mer, malgré la mer en furie ; un matelot prussien s'y jette avec Joseph Fourquet, qui a embarqué trois rames—tout ce qu'il a trouvé à bord de la goëlette. Il nage avec tant de vigueur, qu'il brise un aviron, aussitôt remplacé. Il parvient à deux verges de la traînière, stoppe là pour ne point se briser. Il veut se jeter à la nage pour amener chaque homme de la traînière ; ceux-ci le supplient de s'épargner, et alors commence une scène inouïe de sang-froid et de courage. Joseph appelle chacun de ses hommes par son nom ; chacun, à cet appel, se jette à la mer et Joseph, soit à l'aviron, soit d'autre manière, le recueille et le place dans son canot. Deux hommes périrent, cependant, tant la violence des vagues et de la tempête était grande.

Le petit Mimigue, adolescent, fils du patron du "Favori," appelé à son tour de rôle, refusa d'embarquer alors, disant à Joseph : "Sauvez les plus fatigués : je puis tenir encore !" Il était simplement soutenu par deux rames sous les aisselles, et il n'embarqua que quand le dernier fut sauvé. La traînière s'abîma en ce moment. Joseph fit force rames vers la goëlette prussienne, sauva les étrangers et ses amis : émerveillée, la population de Bayonne fit une ovation à ce héros—dont la vie est de sacrifier sa vie pour sauver celle des autres !—Aussi, a-t-on demandé pour lui la croix de la Légion d'honneur, la seule qui lui manque, et qu'il a tant de fois gagnée. Comme cela repose, ces actions héroïques !...

Espérons que le gouvernement français saura récompenser ce vainqueur de la mort—plus méritant par une seule de ses actions, que le plus courageux capitaine, ne songeant qu'à tuer, lui !

* *

Une dernière nouvelle : les Bretons ont offert au R.P. Le Doré, supérieur des Eudistes, né à Auray, la candidature à l'Assemblée législative, en remplacement de Mgr d'Hulst.

Il ne serait pas méseant de voir, dans nos Parlements, quelqu'un ou quelques-uns de nos évêques, dont la présence aux Conseils du pays ne pourrait exercer qu'une heureuse influence.

FIRMIN PICARD.

NOS GRAVURES

EMMANUEL ARAGO

Il vient de mourir un homme qui eut une certaine célébrité en France : M. Emmanuel Arago.

Son père fut le grand François Arago, astronome distingué, directeur de l'Observatoire de Paris ; né en 1789, mort en 1853.

Emmanuel naquit en 1812. Il fut avocat brillant, bon orateur, écrivain d'esprit, homme politique dont la ligne de conduite fut toujours celle des hommes de la première Révolution. Il siégea à l'Assemblée constituante où il fut envoyé le 23 avril 1848, par les Pyrénées-Orientales. La République le désigna comme ministre plénipotentiaire à Berlin, poste dont il se démit le lendemain de l'élection du prince Napoléon. Fut réélu à l'Assemblée législative où il siégea jusqu'au coup d'Etat. Était nommé député de la Seine, le 22 novembre 1869 ; fut membre du gouvernement de la Défense nationale à Bordeaux, le 4 septembre 1870, et succédait à Gambetta comme ministre de l'intérieur. Fut élu député le 3 février 1871 à l'Assemblée nationale, et le 30 janvier 1876, nommé sénateur par les Pyrénées-Orientales. Fut Ambassadeur de la République auprès de la Suisse, de 1880 à 1894, où il fut mis en disponibilité à cause de son grand âge.

Ses salons étaient ouverts à toutes les nationalités et à tous les partis, et il laissa d'unanimes regrets à Berne.—F. P.

LE T. H. FRÈRE JOSEPH

L'Eglise et la France viennent de faire une grande perte par la mort du Très Honoré Frère Joseph, supérieur général de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Frère Joseph, dans le monde Joseph Jossierand, naquit à Saint-Etienne, le 25 mars 1823.

Il se distingua de bonne heure par sa grande intelligence, son esprit calme et réfléchi. A l'âge de dix ans, il enseignait le catéchisme à des enfants pauvres que réunissait une demoiselle charitable. Les grandes vocations ont presque toutes la charité pour base, pour point de départ.

Agé de treize ans, le jeune Joseph entra au Petit Noviciat, rue Oudinot, à Paris. Il demeura dès lors à Paris, où il passa toute sa vie religieuse.

Il commença par enseigner, à la grande ville, des élèves de... quarante ans, qui l'aimaient et le respectaient.

En 1842, il fondait, pour les employés, le Cercle des France-Bourgeois ; il resta chargé de la direction de ce cercle jusqu'en 1871. Il était déjà visiteur du district de Paris.

Le 7 avril 1874, il était élu deuxième assistant, et le 18 octobre 1884 il devenait supérieur-général, à la joie de tous.

Il est mort à Arcachon, le 1er janvier 1897, chargé de mérites et de vertus, et regretté de tous ceux qui l'ont connu, tout autant que de ses frères en religion.

FIRMIN PICARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Ad. R., Montréal.—Autant que possible, nous suivrons votre désir.

J.-E. R., Québec.—Ce bout de style n'est pas mal tourné ; il pourra passer.

H. D., Montréal.—A la semaine prochaine, votre essai tragique.

J. R., Montréal.—Bonne inspiration. Nous publierons aussitôt que possible.

J. S., Québec.—Sauf l'envoi, trop incorrect, le reste peut passer, avec de légères rectifications.

U. d'A., Montréal.—Ceci est bien dans la bonne note et de forme assez convenable. Mais c'est trop long. Nous essaierons, cependant, d'insérer au plus tôt, tout comme pour les précédents envois. Nous ne pouvons rien promettre de plus.

M. L. B., Rox, Mass.—Bienvenue, mademoiselle. Nous publierons vos "Notes sur l'Ecosse" et dès que faire se pourra.